

LA CONDITION OUVRIÈRE DE SIMONE WEIL

Rappel des lettres et textes au programme :

Simone Weil, *La Condition ouvrière*, Paris, Gallimard [1^e publication 1951], collection « Folio Essais », 2002, n° 409, à étudier comme suit :

« L'usine, le travail, les machines » (pages 49 à 76 et 205 à 351), sans : « Journal d'usine » (pages 77 à 204) ;

Avec : « La condition ouvrière » (pages 389 à 397) et « Condition première d'un travail non servile » (pages 418 à 434).

Cf. **Avertissement p. 8** : Simone Weil a publié de son vivant des articles mais aucune œuvre intitulée *La Condition ouvrière*. *La Condition ouvrière* est donc un recueil d'écrits de Simone Weil édités par Albert Camus, selon un principe thématique rapprochant des textes écrits par Simone Weil à différents moments de sa pensée, de 1935 à 1942.

Ouvrages essentiellement publiés à titre posthume. Ouvrage composite, rassemblant articles, projets d'articles, conférences, lettres, fragments de journal personnel.... (pas composé par elle, même si on voit dans ses lettres l'idée d'utiliser celles-ci pour un écrit sur le sujet) => montre une pensée en train de s'élaborer

Présentation chronologique des textes : importance de la charnière que représente 1936, dans la réalité vécue mais aussi dans l'imaginaire et les représentations. Partage thématique en deux parties : d'abord « l'usine, le travail, les machines » (comprend les 12 premiers ensembles) et ensuite « tout ce qu'on peut faire provisoirement » (comprend les deux derniers textes, 1937 et 1942). => mais ne signifie pas forcément une pensée en deux temps puisqu'a commencé à réfléchir sur les réformes possibles dès le début de son expérience en usine.

I - REPÈRES BIOGRAPHIQUES : UNE EXPÉRIENCE FONDATRICE DE L'ŒUVRE -CF. P. 463-466

a. Enfance et jeunesse : humanité et humanités

Née en **1909** (3 fév.) à **Paris** dans une famille **bourgeoise**, alsacienne par son père, russe par sa mère. Famille **juive** dite éclairée (agnostique et **très cultivée** : arts, poésie, langues, littérature et philosophie française) non pratiquante (mais son frère a pour second prénom Abraham, est circoncis...). Père (Bernard) médecin (généraliste puis militaire), mère (Selma, diminutif de Salomea) qui a grandi en Belgique. Frère aîné qui a trois ans de plus qu'elle, André, qui deviendra un **immense mathématicien** (un des fondateurs du groupe Bourbaki). **Santé précaire** dès sa jeunesse, **sensibilité** au **malheur** d'autrui. Conscience très tôt des problèmes des hommes, de **l'injustice universelle** (elle stocke du chocolat, du sucre, de l'argent de poche pour un soldat des tranchées durant la Première Guerre mondiale, elle va seule à onze ans soutenir des chômeurs en train de manifester). Complexe d'infériorité intellectuelle, notamment par rapport à son frère si brillant (il est entré à l'ENS à 16 ans!), songe à se suicider. Mais grande foi en l'intelligence humaine. Hantée par la question de la vérité : dans la lettre au Père Perrin, souvent intitulée « [Autobiographie spirituelle \(1942\)](#) » :

« À quatorze ans je suis tombée dans un de ces désespoirs sans fond de l'adolescence, et j'ai sérieusement pensé à mourir, à cause de la médiocrité de mes facultés naturelles. Les dons extraordinaires de mon frère, qui a eu une enfance et une jeunesse semblables à celles de Pascal, me forçaient à en avoir conscience. Je ne regrettais pas les succès extérieurs, mais de ne pouvoir espérer aucun accès à ce **royaume transcendant** où les hommes authentiquement grands sont seuls à entrer et où habite la vérité. [...] J'aimais mieux mourir que de vivre sans elle. Après des mois de ténèbres intérieures, j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses

facultés sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservée au génie, si seulement il **désire la vérité** et fait perpétuellement un effort **d'attention** pour l'atteindre ».

b. Brillante étudiante

Hypokhâgne et deux khâgnes à Henri IV où elle entre à 16 ans et a Alain pour professeur (qui l'appelle « **la Martienne** » car grosses lunettes rondes et regard interrogateur), puis ENS à 19 ans en philosophie (où Célestin Bouglé, le directeur de l'École, l'appelle, lui, « **la Vierge rouge** »), commence militantisme marxiste (cohérent car selon elle « désirer la vérité, c'est désirer un contact avec la réalité ») : préoccupée pendant ses années d'École par la lutte des classes, la réussite de la révolution bolchévique ou l'avènement du socialisme. Collabore à des **cours d'éducation sociale** donnée pour les cheminots, bénévolement.

Agrégation de philosophie en 1931.

c. Professeur et militante

□ Si la plupart des anciens élèves de l'École normale supérieure enseignent quelques années dans des lycées de province, c'est pour rejoindre ensuite des lycées réputés à Paris ou dans de grandes villes. Mais Simone Weil demande un poste dans une **ville ouvrière**. Elle est nommée **professeur au lycée** de jeunes filles du **Puy-en-Velay** et fréquente le cercle **syndicaliste** de St-Etienne : elle rédige des articles militants où elle soutient la nécessité d'une **révolution sociale**, soutient la grève des mineurs de Saint-Etienne, donne des cours aux « Collèges du travail » fondés par Urbain Thévenon (sortes d'écoles de la seconde chance ; **Albertine Thévenon**, la femme d'Urbain, est un des destinataires des lettres qui se trouvent dans notre recueil), et laisse une partie de son salaire (tout ce qui excède celui d'un instituteur) à la Caisse de

solidarité des mineurs stéphanois ou à la presse syndicale. Simone Weil souffre déjà de **violentes migraines**. Mais elle tient à mener une **vie modeste**, elle mange très peu, ne se chauffe pas par solidarité avec les chômeurs qui n'ont pas les moyens d'acheter du charbon. Weil collabore à un hebdomadaire *L'Effort* du Cartel lyonnais du bâtiment. Elle écrit dans des revues syndicalistes révolutionnaires : *L'École émancipée* et *La Révolution prolétarienne*. Simone Weil milite avec toute son énergie pour combattre les injustices sociales et surtout permettre l'accès à la culture des plus démunis. Elle considère en effet que des conditions matérielles misérables empêchent aux ouvriers de prendre soin de leur âme. Elle lutte pour qu'ils se nourrissent du « pain » de la culture. Par ex, elle donne des cours aux ouvriers de Saint-Étienne sur les **grandes œuvres tragiques** et essaie de les rendre accessibles en usant d'un langage qui n'est pas le sien. Les ouvriers sont profondément touchés par cet effort de partage du savoir et écoutent respectueux mais dans une grande incompréhension cette jeune femme leur transmettre ce qu'elle chérit le plus. C'est son premier contact avec « la vie réelle ». Elle a un engagement politique d'extrême gauche, soutenant les syndicats ouvriers, ralliant le mouvement de grève contre le chômage et les baisses de salaire. Elle est vilipendée par la presse locale qui l'appelle « la militante de Moscou » ou toujours « la vierge rouge ». Le **militantisme** actif d'une agrégée de philosophie, proche des chômeurs et des ouvriers fait **polémique** et le Rectorat décide de la muter. Mais une pétition écrite par ses élèves et signée de tous les parents d'élèves lui permet de garder son poste.

□ Deux mois d'été 1932 passés en **Allemagne** qui est selon elle le pays posant le mieux le problème du **régime social**. Elle analyse avec lucidité les chances de succès et les dangers du parti nazi, le KPD (le parti communiste) et le SPD (le parti socialiste) ne prenant pas assez en compte les revendications des ouvriers en contexte de crise. Hitler saura exploiter le **déracinement** ouvrier en jouant sur un besoin d'appartenance nationale. A son retour d'Allemagne, elle écrit dans une lettre à Urbain Thévenon : « J'ai perdu en Allemagne tout le respect que j'éprouvais encore malgré moi pour le Parti (communiste). Le contraste entre ses phrases révolutionnaires et sa passivité totale est trop scandaleux ». Elle demande sa mutation pour **Auxerre**. C'est à ce moment-là qu'elle rencontre des dirigeants du **PCF** et invite **Trotski** chez ses parents ! Échanges qui aboutissent à une prise de distance avec le marxisme : dénonce dans le bolchévisme une oppression de l'individu par l'appareil d'État, la bureaucratie d'URSS, aux antipodes d'une société libre => le renvoie dos à dos avec le fascisme

d. L'expérience à l'usine (voir Chenavier, p. 21-27)

cf. Chronologie détaillée p. 467-468

En 1934, elle demande un congé d'un an au nom d'un lancement dans un **sujet de thèse** (de

philosophie consacrée au « rapport de la **technique** moderne, base de notre industrie, avec les aspects essentiels de notre **civilisation**, c'est-à-dire d'une part notre **organisation sociale**, d'autre part, notre **culture** »). En réalité, elle fait un **stage en usine** (en 1932, elle avait déjà essayé de se faire embaucher dans une mine) pour être au contact de la vie réelle, grâce à **Souvarine** (destinataire de lettres dans le recueil) qui la présente à **Detœuf** (dont on a aussi un échange de correspondance dans le recueil) => expérience qui va la bouleverser et dont elle n'aura de cesse de témoigner, d'abord comme ouvrière de presse (découpeuse) à Alsthom (aujourd'hui Alstom, transports ferroviaires), puis à la chaîne aux Forges et enfin comme fraiseuse chez Renault. Elle note ses impressions dans son *Journal d'usine* qui accumule les faits (description du travail accompli, comportement des ouvriers et des chefs), des comptes (calcul du salaire) et surtout des impressions. Difficulté extrême comme elle le confie à Albertine Thévenon p. 59. Elle connaît donc la fatigue, la faim, l'humiliation, la cadence infernale du travail. Affaiblie par les migraines, lente et maladroite, elle sombre dans un état de semi-égarement ("**demi-somnolence**" p. 53). Weil confie au Père Perrin 7 ans plus tard : « Après mon année d'usine (...), j'avais l'âme et le corps en morceaux. Ce contact avec le malheur avait tué ma jeunesse (...). J'ai reçu par là et pour toujours la marque de l'esclavage » (Lettre au père Perrin, 14 mai 1942). Expérience de "**la réalité, non plus l'imagination**" (p. 52), anéantit "**une certaine légèreté de cœur**" en elle. Le travail, l'ambition "**d'orienter [sa vie] d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé**", participent de sa définition du bonheur mais de telles conditions en brisent la possibilité et la "**vitalité**" (p. 56). Réduit à néant son *ego*, prépare sans doute son décentrement spirituel ultérieur.

Par rapport à ses convictions révolutionnaires de jeunesse, Weil est plus **réformiste**, convaincue que le problème vient de « l'existence même de la grande industrie ». Mais ce mal venu des usines ne sera. Weil **pas résolu par un changement des conditions de propriété** définit « ce qu'on peut faire provisoirement » pour améliorer la condition ouvrière sans pour autant écarter l'idée d'une révolution, pour extraire la classe ouvrière de son isolement. Selon elle, il y a le pb de la force humaine de production (le **taylorisme**) mais surtout le pb d'une **science des machines** (cf. introduction p.33-38) permettant d'exercer un métier **non servile**, et enrichissant comme l'est le métier de l'artisan. Weil ne néglige aucun acteur en parlant aux syndicalistes, aux ouvriers, mais aussi aux ingénieurs, aux directeurs d'usines et aux patrons.

e. L'expérience mystique de la grâce

À partir de 1935, début d'un chemin **spirituel** qui la conduit vers le **catholicisme** : intuition,

dans un petit village du **Portugal**, que le christianisme est la religion des esclaves¹.

Puis expérience en 1937 de rencontre intérieure de Dieu à **Assise** (se sent forcée à s'agenouiller dans la petite chapelle romane de la Basilique Sainte-Marie-des-Anges où priait François d'Assise au XII^e-XIII^e s.).

Enfin, à **Solesmes** pendant l'office de la Semaine Sainte en 1938, souffrant d'une atroce migraine, le son du chant grégorien lui procure cependant « une joie pure et parfaite » et « la rapproche de la souffrance du Christ sur la Croix ». Récitant le poème "Love" du poète métaphysicien anglais George Herbert, Simone Weil a le sentiment d'une présence : « le Christ lui-même est descendu et m'a prise » confiera-t-elle au père Perrin.

Elle lit de nombreux écrits religieux de janvier 1938 au printemps 1940, antiques et modernes, orientaux (hindous...) et occidentaux, qu'elle annoté dans ses cahiers, ce qui aboutira au long article intitulé « **l'Iliade ou le poème de la force** ».

Weil reste « sur le seuil de l'Église » car elle ne veut pas entrer dans l'Église à cause de sa « vocation personnelle ». Elle craint que « l'Église en tant que **choses sociale** » (institution liée à des groupes sociaux) aveugle ceux qui sont « particulièrement vulnérables aux influences sociales ». Ainsi dans sa lettre en 1942, elle s'interroge sur la compatibilité entre son **esprit critique** et l'appartenance à l'Église. On a écrit aussi qu'elle avait refusé le baptême par solidarité avec le peuple **juif**.

f. Le Front Populaire et l'engagement en Espagne en 1936

En France, les élections législatives du 26 avril au 6 mai voient la victoire du Front populaire. Dès le 8 mai débute un mouvement de grève résolu par les accords Matignon le 7 juin 1936 proclamant la **liberté syndicale, les élections de délégués du personnel, la signature de conventions collectives, la semaine de 40h, deux semaines de congés payés par an et une augmentation des salaires**. Simone Weil publie : « La vie et la grève des ouvrières métallurgistes » le 10 juin.

Elle continue son engagement militant : visite les usines en grève en 36, s'engage auprès des **Républicains espagnols** (mais on lui refuse l'envoi en mission qu'elle réclame pour fomenter des révoltes de

femmes à l'arrière du front, au motif que sa dégainée et son accoutrement ne pouvaient qu'attirer l'attention et la condamner à la mort. Cf. Gustave Thibon : « elle ignorait royalement non seulement les canons de l'élégance, mais jusqu'aux usages élémentaires qui permettent de passer inaperçu »). Ne doute pas du bien-fondé de la cause espagnole : idée que c'est « une **guerre de paysans affamés** contre les **propriétaires terriens** et un **clergé complice** des propriétaires ». Mais en ressort bouleversée d'avoir vu la **violence** à l'œuvre, son pouvoir hypnotique et l'effondrement face à elle de la raison : découvre la **jubilation** face au crime et le fait que personne n'en est exempt => **angoissée** devant la **fascination** qu'exerce la **force**). Elle s'engage donc dans la guerre civile espagnole, bien que pacifiste, en justifiant par "une nécessité intérieure" son engagement à Bernanos (auteur des *Grands cimetières sous la lune*) : « Je n'aime pas la guerre ; mais ce qui m'a toujours fait le plus horreur dans la guerre, c'est la situation de ceux qui se trouvent à l'arrière. Quand j'ai compris que, malgré mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de participer moralement à cette guerre, c'est-à-dire de souhaiter tous les jours, toutes les heures, la victoire des uns, la défaite des autres, je me suis dit que Paris était pour moi l'arrière, et j'ai pris le train pour Barcelone dans l'intention de m'engager ». Simone Weil passe donc la frontière le 8 août 1936 pour rejoindre les brigades internationales luttant contre Franco. Elle intègre une colonne anarchiste dirigée par Durruti. Elle raconte à Bernanos ses impressions : « J'ai reconnu cette odeur de guerre civile, de sang et de terreur que dégage votre livre »². Maladroite, elle met le pied dans une bassine d'huile bouillante le 19 août 1936 clôturant son expérience en Espagne.

En 1937, le 25 février se tient la conférence sur « La Rationalisation » puis la publication d'extraits de *La Condition ouvrière* dans la revue *Les Nouveaux Cahiers*. En 38, elle est mise en congé de l'Éducation Nationale pour raison de santé (de fait atteinte de **pleurésie**).

g. La défaite de juin 1940 et l'exil à New York puis à Londres

Depuis sa jeunesse, Weil dénonce la guerre. Elle prône un **pacifisme** intégral c'est-à-dire la non-

¹ J'avais l'âme et le corps en quelque sorte en morceaux. Ce contact avec le malheur a tué ma jeunesse (...) Étant dans cet état d'esprit (...) je suis entrée dans ce petit village portugais, qui était, hélas, très misérable aussi, seule, le soir, sous la pleine lune, le jour même de la fête patronale. C'était au bord de la mer. Les femmes de pêcheurs faisaient le tour des barques, en procession, portant des cierges, et chantaient des cantiques certainement très anciens, d'une tristesse déchirante. Rien ne peut en donner une idée. Je n'ai jamais rien entendu de si poignant, sinon le chant des haleurs de la Volga. Là j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres ».

² A propos de la **question coloniale**, Simone Weil après une prise de conscience datant des années 1930-31 consécutive aux reportages sur l'Indochine et à l'exposition universelle, éprouve une forme de culpabilité : « Les humiliations infligées par mon pays me sont plus douloureuses que celles qu'il peut subir » (lettre à Bernanos) ou encore « Ceux qui ont opéré et qui opèrent l'expropriation progressive des cultivateurs indigènes ; ceux qui, colons, industriels, traitent leurs ouvriers comme des bêtes de somme ; (...) voilà quels sont ceux qui sèment en territoire africain la haine de la France ». Pour elle, il y a convergence entre les revendications des peuples colonisés et celles de ouvriers de 1936, ce qu'oublie la gauche.

intervention, prête même à sauver la paix en justifiant dans un article datant de 1938 l'annexion des Sudètes par l'Allemagne. Mais Weil change d'avis avec l'entrée des troupes hitlériennes à **Prague** en mars 1939. Elle finit par considérer comme « une erreur criminelle » l'inaction des militants pacifistes. 1939 : Rédaction de « Quelques réflexions sur les origines de l'hitlérisme »

En 40, quand Paris devient ville ouverte, occupée par l'ennemi, part avec ses parents pour Marseille en **zone libre**, d'où elle veut résister. Elle dort par terre, donne ses tickets de rationnement, et ne veut pas manger plus que les plus pauvres. Elle fait fabriquer de fausses cartes d'identité pour ceux qui en ont besoin. Mais Simone Weil souhaite rester au cœur des conflits car elle a un projet d'une « Formation d'infirmières de première ligne », des femmes désarmées et désarmantes se rendant sur le front pour prodiguer des secours aux blessés. Il ne s'agit pas d'actions humanitaires mais d'un projet politique et stratégique car contre les troupes d'élite SS prêts au sacrifice, il faut opposer à cet « héroïsme de la brutalité » des actes d'amour désintéressés puisque le facteur psychologique est crucial dans une guerre. Elle distribue *Témoignage chrétien* clandestinement.

Avant le départ pour les États-Unis, elle se lie d'amitié avec le père Perrin et Gustave Thibon, écrivain catholique qui écrira d'elle : « C'est le seul être chez lequel je n'ai vu aucun décalage réel, sauf des brouilles, entre l'idéal qu'elle affirmait et la vie qu'elle menait et tout ce qu'elle éprouvait ». Très amis ; Simone lui confie ses cahiers d'où sortira l'ouvrage *La Pesanteur et la grâce* (1947). Toujours désireuse d'entrer en contact avec le réel, elle se fait embaucher en 1941 comme journalière pour les vendanges. A cette occasion, Weil écrit : « Le travail sous cette forme relève de la spiritualité. Il est une prière, une voie vers la sainteté ». Après toutes ces expériences, sa réflexion sur le travail prendra toujours en compte cette dimension nouvelle au contact du surnaturel. Ce sont les prémices de son idée d'une spiritualité du travail comme condition première d'un travail non servile. Weil s'interroge sur les sens du travail. Cette conversion spirituelle fait d'elle une mystique du travail ouvrier. Weil pense que le malheur, la souffrance inéluctables peuvent être spiritualisés. Il faut transformer le travail (et le lieu du travail) en une activité qui soit source de spiritualité. Mais comment élever l'attention des ouvriers, pendant leur travail, vers des formes plus hautes ? Weil préconise de faire du travail l'équivalent de l'art. « **Le peuple [...] a besoin que la substance quotidienne de sa vie soit elle-même poésie (p. 424)** ».

En 42, quitte la France pour les É.-U. avec sa famille, mais revient à Londres pour combattre avec la France libre (fait exposer à De Gaulle un projet d'infirmières de choc qui seraient parachutées mais celui-ci la juge folle et donne argument de son accoutrement pour lui refuser d'être parachutée en première ligne en France). Grâce à Maurice

Schumann, on lui confie la rédaction d'un projet de société pour la France libre, mais elle meurt en août 43 de la tuberculose après avoir refusé de se nourrir notamment par solidarité avec les soldats français : meurt, au fond, d'avoir mis son corps à mal. Envoyée dans un hôpital de Londres puis au sanatorium d'Ashford (Kent), a une crise cardiaque, seule sans jamais avoir averti ses parents restés en Amérique de son état. Enterrée au cimetière catholique d'Ashford.

=> une vie d'excès, en partie effrayants mais une vie en adhésion avec ses idées, **cohérente** : l'engagement entier dans la recherche de la vérité, depuis ses 14 ans, dans **l'épreuve du réel, aussi bien intellectuel que social, moral et mystique**. Tendue, à la fin de sa vie, par la volonté de **penser ensemble le malheur des hommes et la perfection de Dieu**. L'existence de Simone Weil a été un passage-éclair, une étincelle brève mais intense. Cette femme hors-norme a eu un destin extraordinaire. Elle a dédié sa vie au service de la vérité et de l'amélioration du sort des plus démunis. Elle s'est investie dans les grands combats de son temps, sans hésiter à mettre sa vie en danger pour éprouver les conditions des plus fragiles. Sa pensée est le reflet exact de son engagement dans l'existence. La notion de travail reste centrale dans tous les thèmes étudiés (politique, science, art, religion) et dans la diversité de ses expériences concrètes (militantisme syndical, travail dans les champs, expérience de la vie d'usine, enseignement dans les zones industrielles). Elle a réfléchi au sens du travail qui définit notre humaine condition et qui oriente notre besoin de grandeur spirituelle.

Pour Robert Chenavier, auteur de *Simone Weil, Une philosophie du travail*, 2001 : « Non seulement il y a une philosophie du travail chez Simone Weil, mais sa philosophie **est une philosophie du travail** ». Déjà en 1934 dans « Y a-t-il une doctrine marxiste ? » : « Une philosophie du travail reste à faire. Elle est peut-être indispensable. Elle est peut-être plus particulièrement un besoin de cette époque-ci ». => il faut penser le travail autrement que dans les termes dans lesquels il l'a été jusqu'ici.

Sa difficulté est de lutter sur deux fronts : penser le travail à la fois contre les **théories capitalistes** qui considèrent comme négligeables les **besoins humains** et contre les **théories communistes ou anarchistes** qui oublient les **nécessités de la fabrication**. => tenir ensemble les exigences et réalités de la **technique** et celles des **besoins de l'âme** (cf. titre de son projet de thèse). Elle est consciente de l'opposition entre **le travail des champs** (dont elle a fait l'expérience certains étés) et **le travail en usine**. Elle réfléchit au rapport entre le **savoir** et le **travail manuel** : rêve de les unir (cf. faire pénétrer la culture classique en usine). Elle croit nécessaire de **penser la place des machines**. Elle veut enfin repenser la **fraternité** ou au contraire **l'atomisation** que crée le travail.

Sources: G. Laussucq-Dhariat et G. Puig.